

# CONCOURS DE NOUVELLES

*LIVRET DES NOUVELLES PRIMÉES*  
SUR LE THÈME

S  
OU  
FF  
LE



1ER PRIX

***GARY ET LA MAISON***

GWÉNAËL DURAND



Elle est belle, ma mère, sauf quand elle panique. Et là, elle panique. « Vous ne comprenez pas ce que je vous raconte ? Faut que je vous le dise comment ? On ne peut plus rester ici, c'est trop dangereux !... » Gary la regarde, comme hypnotisé. Il faut dire que la scène vaut le coup d'œil.

Maman, d'abord. Son imper avec la ceinture nouée dans le dos, ses talons qui claquent sur les carreaux fatigués du palier, sa voix qui cingle, ses longs doigts crispés sur son téléphone. Et le cliquetis des grosses boucles d'oreilles qui ponctue chacune de ses phrases, comme un « Bande de cons » qu'elle ajouterait sans même y penser.

A ses pieds, il y a son sac à main, à moitié ouvert.

Gary s'est coulé hors de l'appartement après l'avoir entendue crier. Il est pieds nus, obligé. Adossé au mur, les doigts arrimés au crépi, son nez pointu en l'air, l'œil rivé sur ma mère. Ses lèvres bougent, sans un bruit. Il compte ses pas, d'une extrémité du palier à l'autre.

Et moi, je n'ose pas bouger, j'ai au creux de la poitrine la même sensation que lorsqu'on était montés en haut de la tour Eiffel. Je suis face à une bouche béante et hideuse. L'ascenseur qui a failli gober ma mère ce matin, alors qu'elle reprenait le chemin du travail pour la première fois depuis le début de la crise.

« J'aurais pu mourir, bande de cons ! » Ah, cette fois, elle l'a dit, elle l'a même hurlé, et du coup ses boucles d'oreilles ne savent plus quoi ajouter. A l'autre bout du fil, le gars de l'office HLM a pas l'air super bavard non plus.

Gary grimace, ma mère s'est arrêtée. Elle contemple, entre les mâchoires desserrées et verticales du monstre, le vide. Une pointe d'acier émerge encore, comme une dent inhumaine. C'est un morceau de la cabine, retenu par un câble épais. Le reste a valdingué quelques dizaines de mètres plus bas, si j'ai bien compris. Sans attendre ma mère, qui venait à peine d'ouvrir d'une main énergique la porte palière. Confiante dans la mécanique inaltérable qui, de bas en haut et de haut en bas, a tracté par paquets de dix les habitants de la Tour pendant des décennies.

« Et maintenant, on fait quoi, monsieur ? Qu'est-ce que vous nous proposez ? Je devais aller travailler, mais sans ascenseur je ne peux pas laisser mes fils. Vous connaissez notre situation, hein ? Qu'est-ce que vous attendez pour réagir ? Qu'on se balance par la fenêtre ? »

J'ai sursauté. Elle aussi, les mots lui ont échappé, je le vois dans le regard éperdu qu'elle me lance.

(Se balancer. Par la fenêtre. Main d'enfant sur la poignée qui coulisse, pointes de pied sur la chaise.)

Gary n'a pas bougé. Il attend que ma mère reprenne ses allers et retours. Mais elle a fermé les yeux, et, même si elle garde son téléphone collé à l'oreille, il est clair que plus personne ne lui répond.

Ma mère est belle, sauf quand elle panique. Je vois la ride se creuser entre ses sourcils, et je devine les larmes au bord de ses longs cils. Je me tourne vers la fenêtre du palier. Sacrée vue du 12e étage. Le quartier, ses franges de pavillons, et puis tout au bout, la ligne d'horizon et sa tête d'épingle qui luit sous le soleil. Foutue tour Eiffel.

\*

C'est loin Paris quand tu habites tout près. Ma mère n'a pas eu le temps d'hésiter longtemps. Il lui fallait une heure quinze pour aller au travail, à Paris, à côté du Trocadéro justement. Une mission d'intérim d'un mois comme assistante bilingue, on n'avait pas vu ça depuis la mort de Chirac ou presque. « Ca ne t'ennuie pas ? Je te ferai un mot ? » J'ai dit oui, oui. Gary a répété oui, oui.

J'ai appelé pour décommander l'ambulance qui conduit Gary à l'école. Je l'ai conduit devant le semainier de l'entrée. Ensemble on a enlevé les étiquettes du jour : la photo de sa salle de classe, celle de mon lycée. « On reste à la maison, ok ? L'ascenseur est cassé, tu as vu ? » Gary a soupiré, en remontant son pantalon de pyjama, qui dégouline sur ses jambes maigrichonnes. « La maison est malade », m'a-t-il répondu et il s'est précipité dans la cuisine. Je l'ai suivi. Il était déjà plaqué contre la colonne du vide-ordures, qui émerge dans l'angle de la pièce, comme un boyau de béton.

Voilà des années qu'ils ont condamné le vide-ordures. C'était devenu une autoroute à cafards, qui circulaient gaiement entre les étages, pour éviter les désinsectiseurs. Ca rendait les locataires fous. Dès qu'il a été en âge de marcher, Gary venait y coller l'oreille, pour entendre le frou-frou des sacs poubelles qui dégingolent. Il continue, dit-il, pour « entendre le cœur de la maison ».

« Maison malade », a-t-il répété. Quand il a la flemme, mon petit frère se passe des petits mots, ceux qu'il a tant de mal à apprendre et pour lesquels on garde plein d'étiquettes illustrées dans des boîtes Tupperware. Gary a dix ans, il sait bricoler comme personne des avions et des parachutistes de papier qui flottent depuis nos fenêtres du 12e. Mais il a mis très longtemps à savoir parler. Il peut marcher dans une assiette de raviolis sans que ça le gêne, mais il ne supporte pas la vue de manches retroussées. La sirène du premier mercredi du mois le transporte, mais un tour de manège provoque une peur panique.

Et puis l'escalier, qui tourne comme un brin d'ADN autour de son axe, 19 marches par étages, il y a de quoi avoir le vertige en arrivant en bas. Gary a toujours refusé d'y poser le pied. Sans ascenseur, nous voici donc prisonniers de chez nous.

Gary ferme les yeux, suspend sa propre respiration, pour mieux percevoir une minuscule pulsation qui fait à peine vibrer la colonne de béton. « Le hoquet ? » Il se tourne vers moi avec un large sourire, m'invite à venir écouter moi aussi. Je pose mon oreille : il y a bien un bruit sourd, régulier, un tintement métallique. « C'est un marteau. C'est encore Théonette qui bricole, Gary. Tu sais bien. De toute façon, à part elle, qu'est-ce que tu veux que ce soit ? »

Je peux me la représenter, Madame Théonette, son corps massif enserré dans un bleu de travail craquelé aux coutures, en train de taper comme une sourde sur la tuyauterie ou de faire sauter une plinthe pour en extraire les fils électriques. Installée au 9<sup>e</sup> étage depuis la livraison de la Tour, en 1975 et convaincue qu'elle y restera jusqu'à sa mort, sous les portraits géants de ses grands fils. Enfin, grands, c'est une image, ils sont jockeys tous les deux, de petite taille mais de grande fortune, puisqu'ils chevauchent au Qatar, sous la protection de je ne sais quel roi du pétrole. Elle racontait ça autrefois, Théonette, quand on se retrouvait au pied de l'immeuble, pour la fête de quartier. Mais les années ont passé, et les jockeys, trop occupés à franchir des haies ou à brosser leurs montures, n'appellent pas souvent. Théonette s'est renfrognée. Son appartement ressemble, paraît-il, à un entrepôt de brocanteur, elle y entasse tout ce qu'elle trouve et répare, du vélo d'appartement au réchaud de camping.

Elle est aujourd'hui notre seule et dernière voisine.

\*

La Tour va être démolie. Quand le maire est venu l'annoncer dans le quartier, il y a des années, il roulait tellement des mécaniques qu'on aurait pu croire qu'il allait la détruire lui-même, avec ses petits mains molles. Dans les réunions, les mères ont crié que non, qu'il ne fallait pas abattre la Tour, alors on leur a promis des logements neufs et puis de la « mixité sociale ». Je ne suis pas sûr que ça les a convaincues. Mais trois ans après, elles sont toutes parties les unes après les autres, pleines de larmes, tirant les mômes et les cabas pleins de fringues vers d'autres quartiers de la ville. Les maris ont suivi, ici c'est comme ça que ça se passe.

Ma mère voudrait bien partir aussi, mais elle a repoussé les propositions qu'on lui a faites. Elle veut absolument un rez-de-chaussée, pour éviter à Gary l'épreuve de l'escalier. L'Office n'a rien trouvé encore. Gary se bouche les oreilles dès qu'on en parle. « La maison est à nous, on peut pas la laisser. »

Même si les grincements et les soupirs qu'il entend dans la colonne du vide-ordures trahissent le grand âge du bâtiment. « Des fois, son cœur s'arrête. »

\*

Le téléphone du salon a sonné. « Allô c'est moi, a dit Théonette. Vous avez saboté l'ascenseur ? Vous savez ce que ça va vous coûter ? Au Qatar, on coupe des mains pour ça. »

Je l'ai laissée dire, ce n'est pas la première fois qu'elle appelle pour nous menacer du pire. « ... un grand avocat, je vais vous attaquer, pour troubles du voisinage, vous allez voir... »

Un souffle léger a traversé la pièce. Un courant d'air.

J'ai laissé tomber le combiné et j'ai couru jusqu'à la cuisine. Ma mère, dans la fébrilité des préparatifs du matin, avait oublié de fermer à clé les poignées sécurisées des fenêtres. Celles que Gary, tout petit déjà, avait appris à ouvrir.

Il était assis sur le rebord, les pieds ballants dans la vide, tenant à bout de bras un de ses parachutistes : bouchon de liège lié à un morceau de papier léger comme une plume d'oiseau.

J'ai crié. Il a posé sur moi ses grands yeux bruns joyeux et il a lancé son parachutiste. Son corps a suivi.

J'ai crié.

La Tour a crié aussi. Ou plutôt gémi, un immense soupir de surprise et de douleur qui a fait trembler les murs. L'ampoule du plafonnier s'est brisée dans une pluie cristalline.

\*

Le fil du parachute s'est entremêlé aux doigts de mon petit frère et il ne l'a pas lâché depuis hier. Au coin de ses paupières closes, sur ses pommettes, les bouts de verre ont dessiné un masque de bébé tigre.

« Il dort toujours ? » L'infirmière me fait signe qu'elle repassera plus tard, et referme la porte.

Les grands yeux bruns s'ouvrent d'un coup. Gary se redresse sur les coudes. Ma mère, sortie téléphoner, vient de se glisser dans la chambre. Gary nous contemple gravement.

On ne lui a encore rien dit, mais Mme Théonette aura bien vécu jusqu'au bout

dans son appartement. Les circonstances de l'explosion restent encore mystérieuses. Elle avait bricolé, comme d'autres locataires, un chauffage d'appoint au gaz, en toute illégalité. Mais il y avait, dans son fourbi, tant de matériel dangereux... La déflagration a été si puissante qu'elle a littéralement cueilli Gary dans sa chute pour le déposer jusqu'à la terrasse d'un appartement de l'immeuble d'en face. Une rangée de bambous a amorti son atterrissage, sous l'œil médusé des locataires. A part ses coupures et une éraflure de la cornée (une feuille de bambou), il est indemne.

« Gary, demande doucement ma mère. Tu te rappelles de ce qu'il s'est passé hier ? » Il sourit. « La maison a soufflé pour me faire voler, Maman. Un grand souffle. Son dernier souffle. »

\*



2ÈME PRIX

***UN AIR DE FLÛTE***

CAMILLE MARNETTE



Je m'avance un peu tremblante sur la scène, dans une chemise blanche maladroitement repassée. Je crois encore en mes chances de devenir la meilleure virtuose du conservatoire. Derrière le fort halo lumineux du projecteur, des points rouges éclatent dans la pénombre, ce sont autant de caméscopes prêts à immortaliser ma prestation, sans souci de discrétion.

Dans mes mains moites, ma flûte traversière brille de reflets argentés. Je pose la partition à la couverture violette sur le pupitre noir. W.A. Mozart. « The Magic Flute for Two Flutes from an edition of 1792 ». Je respire profondément, je laisse retomber mes épaules en arrière, ma brune queue de cheval frôle ma nuque, mon cou de cygne s'étire, mes bras forment deux angles indescriptibles, acquis à la force des répétitions, j'entends le silence total.

Ne surtout pas fermer les yeux. Être là, maintenant.

Pauline, ma deuxième voix, m'adresse un regard concentré et complice. Elle attend mon signal. Nos corps adolescents s'animent ensemble d'une brève mais ample respiration et nos doigts se mettent à dérouler. « Der Vogelfänger bin ich ja. » L'air de l'espiègle Papageno, l'oiseleur qui n'arrivait pas à la boucler. Si, la, sol, sol, la, sol, fa, sol, la, si, la. Les croches et les doubles s'entrechoquent, les aigus dégringolent en cascade jusqu'aux graves, puis s'envolent à nouveau. La, fa, ré, ré, ré, ré, si, la, sol. La « Flûte enchantée », c'est moi qui la porte dans mes bras longilignes et musclés.

Aujourd'hui encore, mes mains retrouveraient les doigtées, le rythme et les nuances par elles-mêmes.

Tu m'attends à la porte de l'auditorium. Seul, les yeux humides. Je le devine, ce n'est pas que tu as été ému aux larmes par mon interprétation prometteuse de Mozart. « Maman n'est pas là ? ».

Embarrassé, tu me réponds : « Elle n'est pas venue. Je ne sais pas où elle est. » On comprend tous les deux ce que ça veut dire, dispute et chantage au suicide.

Au fond de notre résidence, devant le modeste pavillon où nous avons été si heureux, je constate d'abord que notre place de parking n'est pas disponible puisqu'une ambulance et un camion de pompiers s'y trouvent déjà. Je fixe leurs gyrophares bleutés pendant que tu gares le monospace à la va-vite sur le trottoir, la main déjà sur la poignée de la portière. Nous sortons - dans la précipitation, mon étui de flûte reste sur le siège passager - et nous approchons pour voir deux hommes en blanc et un pompier, au pied de la maison, qui s'affairent sur un corps qui me semble mort. Et ce corps mort porte la chemise fleurie que portait Maman ce matin quand elle m'a déposé à l'arrêt de bus et je vois que le pantalon aussi est le même que ce matin à l'arrêt de bus. Je lève mon regard vers toi et je lis la panique, l'effroi, l'horreur, l'indicible

douleur dans tes yeux. Tu me regardes à ton tour et je ne vois plus d'insouciance ni d'innocence dans mon reflet. Il n'y a plus trace de l'être vivant, aimant, souriant, de l'adolescente pleine de promesses que je suis encore censée être ce 16 mars 1998. Maman ne sera plus jamais là.

\*\*\*

Dans les chambres du service de réanimation de ce petit hôpital de région parisienne, les corps ont des poitrines qui ne se soulèvent plus ; des poumons comprimés par de lourdes pierres ; des gorges traversées par des sondes ; des bouches ouvertes grâce aux prouesses de la science. Ici, ce ne sont pas les hommes qui chantent, aigu ou grave, juste ou faux, ce sont les machines. Elles bipent à tour de rôle ou bien toutes ensemble, masquant l'absence de respiration humaine.

En son for intérieur, il appelle cet endroit la chorale des covidés. Lui, cet homme masqué aux cheveux gris, les épaules repliées vers l'avant comme pour se protéger des coups, est assis au bord d'un lit. Il tient la main d'une femme sans âge, dont le corps énorme et inerte se répand sur le lit médicalisé, ses plis se confondant avec ceux des draps. Il attend. Mais quoi ? Que sa fille se réveille, qu'elle lui dise à quoi elle rêve.

\*\*\*

Avant, je tenais dans ma bouche quatre rondes liées, je les laissais s'arrondir puis je les lâchais dans l'embouchure où elles vibraient longuement. Je dégustais ce contrôle du souffle acquis en pratiquant l'apnée dans l'eau chlorée de la piscine municipale. Je m'attaquais à des traits interminables : mon Graal, c'était le scherzo du « Songe d'une nuit d'été » de Mendelssohn. Vingt mesures de six doubles croches. Cent vingt notes à aligner sans prendre une respiration. Et malgré cette technique d'apparence insurmontable, une légèreté qui vous mène jusqu'au ciel.

Inspire, expire, inspire, expire, me dit la machine. Si je meurs dans ce lit d'hôpital, parmi les vieux, les obèses, les diabétiques, tous les malchanceux, tu diras : « Le Covid l'a emportée. » Mon pauvre Papa.

On sait tous les deux que ma lente marche vers la mort a commencé bien plus tôt. D'abord il y a eu la flûte traversière enfouie dans mon placard, sous une couche de vêtements et de désespoir. Mon prof a eu beau t'appeler, « elle a du talent, votre fille, il faut qu'elle s'accroche, ça l'aiderait peut-être », toi tu soupirais, tu me proposais, sans conviction ni entrain, de m'emmener au conservatoire. Mais tout sauf remonter dans ce monospace de malheur pour refaire ce même trajet.

Ensuite, il y a eu les tablettes de chocolat que je glissais sous mon lit, les oeufs

Kinder, les glaces Snickers, les barres Mars, les bonbons Haribo ou Skittles, tout ce que l'industrie de la friandise a fabriqué de pire et que je m'enfilais, d'abord le jour, parfois la nuit, et puis le jour, la nuit, sans interruption. Alors mon corps s'est élargi sous les vêtements, ma chair s'est mise à dépasser des tee-shirts ; mes seins ont gonflé sous la toile ; mes pantalons se sont usés à l'entrejambe, le coton fatigué par les frottements répétés de mes cuisses épaisses. Mon souffle est devenu court, de plus en plus court, dans l'escalier, lorsque je montais me coucher pendant que tu t'abrutissais devant la télé. Une marche, une autre. Pause.

J'ai bien essayé, une fois ou deux, de reprendre mon instrument mais la grâce m'avait quittée.

\*\*\*

Dans cet hôpital, l'équipe se targue de garder la tête froide, d'être à l'écoute des patients et des familles. Malgré la pandémie, les proches bénéficient d'une heure de visite chaque jour, ce qui est rare et précieux.

Une infirmière entre dans la chambre et, après quelques formules d'usage, interroge le père effondré :

- Votre fille a-t-elle des odeurs favorites ? Des matières qu'elle aime toucher ? Des chansons qu'on pourrait diffuser ?

Face à son mutisme, la soignante, dévouée et encore pleine d'énergie, se fait plus précise :

- Le matin, elle boit du thé, du café ? Elle a bien un objet préféré ? Ou un chanteur ?

Elle devait écouter la radio, de la musique, proposez, n'ayez pas peur, on va trouver !

Il aimerait bien parler à cette infirmière, lui confier ce secret de famille : ce qui rendait sa fille heureuse, c'étaient les envolées de sa flûte traversière. Mais il faudrait en même temps avouer qu'elle a arrêté de pratiquer il y a vingt-trois ans ; alors il devrait répondre à la question « pourquoi », expliquer, puis affronter le regard compatissant mais certainement culpabilisant de cette jeune femme à l'allure sympathique. Et ça, le vieil homme, qui se tient au bord d'un précipice, ne peut pas l'affronter. Dans l'immédiat, il préfère passer pour un père indifférent que pour celui qui ne sait pas, n'a jamais su guider son enfant vers la vie. Alors il quitte la pièce sans un mot.

\*\*\*

Je ne sais même pas si tu as assisté à mon audition, ce 16 mars 1998,

peut-être que tu es resté derrière la porte, on n'en a plus reparlé. Tous ces petits points rouges, c'est curieux les rêves, j'y ai pensé lorsque les pompiers ont descendu de l'appartement mon corps asphyxié. Est-ce qu'elles existent encore quelque part, ces images ? J'aimerais bien revoir le visage de Pauline, mes joues rougies par le trac, nos allures d'oisillons ; j'aimerais bien l'entendre cet hymne du temps d'avant.

« C'est l'oiseleur, oui, me voilà ! C'est lui, et youp et youp la, la ! ».

\*\*\*

Quand il pénètre dans le hall de l'hôpital au petit matin, l'agent de sécurité demande à examiner le contenu de son gros sac à dos noir et le laisse monter dans les étages. Une fois dans la chambre, le vieil homme ouvre délicatement l'étui poussiéreux, emboîte l'embouchure au corps de la flûte traversière puis dépose l'instrument tout contre la main droite de sa fille, celle dont les doigts agiles remontaient les touches avec virtuosité. Il sort ensuite un petit camescope, de ceux qu'on achetait dans les années 1990 pour s'improviser réalisateur du dimanche. Il a pris soin de charger la batterie avant de venir, il a peur que ça ne fonctionne plus après toutes ces années. Jamais il n'avait osé appuyer sur la touche « play ».

S'il y a bien une chose qu'il peut faire pour elle, c'est une ultime tentative pour la ramener vers le monde des vivants.

L'écran affiche d'abord un brouillard gris puis elle apparaît, corps gracile, si jeune, et avance timidement sur la scène. Elle sourit, concentrée, les yeux légèrement tournés vers le bas comme pour se protéger de la lumière. Mais comment faisait-elle pour tenir si longtemps dans cette posture inconfortable ? Elle avait une façon bien à elle de reprendre son souffle, sa lèvre inférieure se décalait subrepticement sur le côté.

Et s'il l'avait davantage poussé à continuer ?

Il caresse doucement le métal froid qui git sur le bord du lit.

Si, la, sol, sol, la, sol, fa, sol, la, si, la, la, fa, ré, ré, ré, ré, si, la, sol.

Ce vieil homme et sa fille écoutent cet air de flûte interprété par un fantôme et leurs âmes s'enlacent pour une danse évanescence.

3ÈME PRIX

***JE SUIS UN SOUVENIR***

GÉRALDINE GUYOT



Je me souviens, c'était un mardi matin. La veille au soir, j'avais appelé le bureau pour prévenir que je ne viendrai pas. Comme j'avais mal dormi, j'étais parti beaucoup plus tôt que prévu. Mal dormi, c'était un euphémisme. En fait, je n'avais pas dormi du tout. Mais contrairement à d'habitude, cette insomnie ne m'avait pas pesé. J'étais resté là, allongé de tout mon long, sans bouger, les yeux grands ouverts face à l'écran de mon plafond à me refaire le film. Tout le film, depuis les premières scènes en couches culottes aux dernières avec ma barbe de trois jours. C'est étrange car à ce moment-là, je n'éprouvais absolument rien. Je crois que je n'avais pas encore analysé mes sentiments.

Je me souviens d'absolument tout de cette journée et pourtant ce n'était pas un jour spécial, c'était un mardi comme les autres. En fin, pour les autres. Je savais d'avance que chaque seconde, chaque instant resterait gravé dans ma mémoire.

A jamais. Indélébile.

J'ai pris le métro de bonne heure. C'était désert.

J'ai même réussi à m'asseoir.

Je suis descendu à Jaurès et j'ai pris la rue de la Grange aux Belles après la place du Colonel Fabien. Cette rue descend légèrement vers le canal. On n'y voit pas les toits de Paris, on ne domine pas la ville mais elle dégage une certaine sérénité. Je ne sais pas pourquoi ou plutôt si, je sais trop bien pourquoi. Un supplément d'âmes.

J'ai pris l'ascenseur. 2ème étage.

À droite en sortant, j'ai appuyé sur l'interphone. Je me suis présenté. On m'a ouvert la première porte.

Dans le sas, j'ai revêtu les surchaussures, la blouse en polypropylène bleu non tissé, le masque chirurgical et la petite charlotte blanche. Je suis soudainement senti très sexy.

Puis, j'ai franchi la seconde porte battante, quand je suis rentré, l'odeur m'a sauté au visage. Comme à chaque fois. Je crois ça sentait les médicaments et le détergeant industriel. Et la maladie aussi. Il paraît que les chiens sont capables de détecter des cancers grâce à leur odorat avant même les premiers symptômes, alors tous ces cancéreux en phase terminale, ça doit sentir fort évidemment.

Quand, je suis rentré dans la chambre, il n'a rien dit. Il n'a même pas tourné la tête, c'est son côté bourru, un peu ours. Le matin, faut le déranger.

Le soleil qui rentrait par la fenêtre éclairait son visage d'une lumière jaune.

J'ai trouvé le tableau presque émouvant.

Je ne savais pas trop quoi dire, quoi faire. J'étais là bras ballants quand l'infirmière est entrée dans la chambre, derrière moi. Je crois que c'était une stagiaire mais avec la surblouse et le masque, ce n'est pas facile de les distinguer. Elle avait les mêmes yeux bleus que Maman et son regard, la douceur qu'on pouvait lire à l'intérieur m'a fait du bien.

Elle m'a dit :

— Je viens pour la toilette

Elle m'a paru extrêmement jeune. Timide, un peu perdue. C'est peut-être pour cela qu'elle n'a pas protesté quand j'ai répondu :

— Je vais m'en occuper.

Normalement, c'est interdit. La famille ne s'occupe pas de la toilette.

J'ai rempli la bassine en plastique d'eau claire et je l'ai déposée sur la table à roulettes à gauche du lit.

Je lui ai enlevé son pyjama. Je l'ai mis dans un grand sac Leclerc pour le laver à la maison.

D'abord, j'ai passé le gant seulement mouillé sans savon sur son visage. Il a eu l'air d'apprécier. J'ai cru le voir sourire et je me suis trouvé bête.

Puis, j'ai fait mousser le savon sur le gant et je lui ai lavé le corps.

Sa peau vieillie, si fine, blanche, presque transparente avec les tâches marron, ça m'a fait un drôle d'effet. J'ai eu un pincement au coeur. Je me suis souvenu des vacances à la mer comment il bronza vite, bien plus que moi ou que Clara, et d'associations d'idées en associations d'idées, j'ai repensé aux vacances, aux parties de pêche, comme il nous avait appris en enfiler l'asticot sur l'hameçon, comment il s'énevrait contre moi, qui écoeuré par la masse grouillante des invertébrés, perdait tous mes moyens. Je me suis souvenu comment il m'avait traité de mauviette et de la tape qui avait suivi derrière ma tête.

J'ai failli lui dire quelque chose, lui demander s'il se souvenait. Et puis finalement pas.

C'est quand je suis arrivé aux parties intimes que j'ai regretté mon initiative, l'interdit posé par le règlement hospitalier m'a soudain paru comme une évidence. Je n'étais pas ma place. Mais c'était trop tard, j'avais commencé, alors j'ai fini. J'ai passé le gant sur son sexe qui n'était plus qu'un amas de chair flasque d'une couleur grisâtre.

C'est bête, mais à ce moment-là, je me suis demandé comment cela se passerait pour moi. Qui serait là ? C'est bien le problème quand on est un vieux garçon.

Après, je l'ai rasé. Non pas qu'il en avait spécialement besoin. Avec la chimio, tout ça, on ne peut pas dire qu'il était très viril mais je me suis dit que ça lui ferait plaisir de se sentir frais.

J'ai pris la bombe de mousse à raser. Quand la matière blanche et légère s'est rependue en un petit monticule sur le bout de mes doigts, j'ai pensé à cette soirée du début du printemps. Je devais avoir neuf ou dix ans, Clara avait acheté des fraises. La bombe de crème chantilly était dure, le bouton était bloqué et elle n'arrivait pas à l'actionner. Il lui avait arraché des mains en disant :

— Mais quelle empotée, tu fais ! Tu n'arriveras jamais à rien, ma pauvre fille !

Ce n'était pas plus violent ou humiliant que d'habitude, mais cette fois-ci elle avait fondu en larmes et était partie se réfugier dans sa chambre. J'avais voulu aller la consoler mais il m'avait retenu d'une poigne ferme qui n'incitait pas à la désobéissance.

— Laisse tomber, il avait dit, elle doit avoir ses ragnagna.

Je me souviens que j'étais resté assis silencieux et que je m'étais senti un peu lâche.

J'ai essayé de ne plus y penser en étalant la mousse sur ses joues. Le rasoir Bic orange faisait son petit bruit caractéristique en passant sur la peau. J'essayais de ne penser à rien, de me concentrer sur ce bruit.

Une fois que j'ai eu fini de raser, j'ai eu la flemme de lui choisir un pyjama propre, alors j'ai posé une casaque d'hôpital sur son torse maigre. J'ai fait sorte qu'on croit qu'elle était enfilée, même si ce n'était pas le cas. En faisant ces gestes, je lui ai adressé un clin d'oeil et j'ai eu un petit rire léger comme un grelot. On aurait pu croire que c'était nerveux mais non, j'avais bien aimé ce moment entre nous, complice. On ne pouvait pas dire que c'était souvent.

Après tout ça, j'ai allumé la télé. On aurait pu profiter du fait d'être tous les deux pour discuter un peu mais je n'avais pas le courage et je sentais que lui non plus. J'ai zappé d'une chaîne à l'autre, j'ai plaint la ménagère de moins de cinquante ans, qu'est-ce qu'elle devait se faire chier en préparant la bouffe pour ses moufflets. Je me suis retourné vers lui et je lui ai dit :

— Mais qu'est-ce que tu dois te faire chier dans cette chambre d'hôpital !

Il n'a pas répondu mais c'était, depuis longtemps, sa façon d'acquiescer.

J'ai mis la 5, la maison des maternelles, et d'entendre parler de varicelle et de régurgitation de lait maternisé 1er âge, m'a curieusement fait du bien. Y voyais-je une note d'espoir, une touche de douceur ? Je ne sais pas. En tout cas, je me suis endormi.

Quand je me suis réveillé, j'ai regardé ma montre, Clara était en retard. Mais curieusement, je n'en éprouvai aucune contrariété. J'ai décidé de rester là à l'attendre alors qu'hier encore, je serai descendu pour fumer une cigarette en faisant les cent pas devant le hall d'entrée. J'étais assis dans le fauteuil en skaï orange marron clair quand elle est entrée dans la chambre. Au-dessus de son masque, elle m'a jeté ce regard mêlé d'excuses et de regrets. Je crois que je lui ai souris. Pas un grand sourire, de ceux qui éclairent les visages et distribuent de la bonne humeur, non, il ne fallait pas exagérer tout de même mais le genre de sourire qui rassure et qui apaise. Elle a dit :

— Ça va ?

J'ai répondu :

— Oui. Je crois que je ne me suis jamais aussi bien entendu avec Papa que depuis qu'il a rendu son dernier souffle.





**REMERCIEMENTS AUX MEMBRES DU JURY  
DU CONCOURS DE NOUVELLES 2021 :**

FERROUDJA ALLOUACHE  
ZOULIKHA BENDAHMANE  
LENAIG CARIOU  
JEAN-PHILIPPE DEQUIN  
ALICE FORGE  
DENIS GAUTHEYRIE  
SYLVIE GONZALEZ  
LUDOVIC MAILLARD  
MARIE-JO MERCHEZ